

SESSION 2021

ÉPREUVE À OPTION

VERSION DE LANGUE VIVANTE ÉTRANGÈRE ET THÈME

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidats doivent **obligatoirement** traiter le sujet correspondant à la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription.

Extrait de l'article 6 de l'arrêté du 25 septembre 2017 fixant les conditions d'admission des élèves :

Pour les épreuves des groupes A/L et B/L de la section des lettres, les candidats peuvent se munir des documents et matériels suivants :

I - Épreuves écrites d'admissibilité

(...)

1.2 Pour les épreuves de version en langues vivantes étrangères : pour l'arabe, le chinois, l'hébreu et le russe, un dictionnaire unilingue ; pour le japonais, deux dictionnaires unilingues, dont un en langue japonaise de caractères chinois ; l'usage du dictionnaire est interdit pour toutes les autres langues. (...)

DURÉE : 6 heures

ALLEMAND
ANGLAIS
ESPAGNOL
ITALIEN
PORTUGAIS
RUSSE

Tournez la page S.V.P.

Version portugaise et thème

Version

Infância remota

Antônio Balduino ficava de cima do morro vendo a fila de luzes que era a cidade lá embaixo. Sons de violão se arrastavam pelo morro mal a lua aparecia. Cantigas dolentes eram cantadas. A venda de seu Lourenço Espanhol se enchia de homens que iam conversar e ler o jornal que o vendeiro comprava para os fregueses da pinga.

Antônio Balduino vivia metido num camisolão sempre sujo de barro, com o qual corria pelas ruas, e becos enlameados do morro, brincando com os outros meninos da mesma idade.

Apesar dos seus oito anos, Antônio Balduino já chefiava as quadrilhas de molecotes que vagabundeavam pelo Morro do Capa-Negro e morros adjacentes. Porém de noite não havia brinquedo que o arrancasse da contemplação das luzes que se acendiam na cidade tão próxima e tão longínqua. Se sentava naquele mesmo barranco à hora do crepúsculo e esperava com ansiedade de amante que as luzes se acendessem. Tinha uma volúpia aquela espera, parecia um homem esperando a fêmea. Antônio Balduino ficava com os olhos espichados em direção à cidade, esperando. Seu coração batia com mais força enquanto a escuridão da noite invadia o casario, cobria as ruas, a ladeira, e fazia subir da cidade um rumor estranho de gente que se recolhe ao lar, de homens que comentam os negócios do dia e o crime da noite passada.

Antônio Balduino, que só fora à cidade umas poucas vezes, assim mesmo às pressas, sempre arrastado pela tia, sentia àquela hora toda a vida da cidade. Vinha um rumor lá de baixo. Ele ficava ouvindo os sons confusos, aquela onda de ruídos que subia pelas ladeiras escorregadias do morro. Sentia nos nervos a vibração de todos aqueles ruídos, aqueles sons de vida e de luta. Ficava se imaginando homem-feito, vivendo na vida apressada dos homens, lutando a luta de cada dia. Seus olhinhos miúdos brilhavam e por mais de uma vez ele sentiu vontade de se largar pelas ladeiras e ir ver de perto o espetáculo da cidade àquelas horas cinzentas. Bem sabia que perderia o jantar e que a surra o aguardaria na volta... Mas não era isso o que o impedia de ir ver de perto o barulho da cidade que se recolhia do trabalho. O que ele não queria perder era o acender das luzes, revelação que era para ele sempre nova e bela.

Eis que a cidade já se envolve quase completamente nas trevas.

Antônio Balduino não enxerga mais nada. Vinha um vento frio com a escuridão. Ele nem o sentia. Gozava voluptuosamente os ruídos, o barulho que aumentava cada vez mais. Não perdia um só. Distinguia as risadas, os gritos, as vozes dos bêbados, as conversas sobre política, a voz arrastada dos cegos pedindo uma esmola pelo amor de Deus, o barulho dos bondes carregados de pingentes. Gozava devagarinho a vida da cidade.

Jorge AMADO, *Jubiabá* [1935], São Paulo, Companhia das Letras, 2008, p. 15-16.

Thème

Mme Picard était d'avis qu'un enfant peut tout lire : « Un livre ne fait jamais de mal quand il est bien écrit. » En sa présence, j'avais autrefois demandé la permission de lire *Madame Bovary* et ma mère avait pris sa voix trop musicale : « Mais si mon petit chéri lit ce genre de livres à son âge, qu'est-ce qu'il fera quand il sera grand ? » — « Je les vivrai ! » Cette réplique avait connu le succès le plus franc et le plus durable. Chaque fois qu'elle nous rendait visite, Mme Picard y faisait allusion et ma mère s'écriait, grondeuse et flattée : « Blanche ! Voulez-vous bien vous taire, vous allez me le gâcher ! » J'aimais et je méprisais cette vieille femme pâle et grasse, mon meilleur public ; quand on m'annonçait sa venue, je me sentais du génie : j'ai rêvé qu'elle perdait ses jupes et que je voyais son derrière, ce qui était une façon de rendre hommage à sa spiritualité. En novembre 1915, elle me fit cadeau d'un livret de cuir rouge, doré sur tranches. Nous étions installés, en l'absence de mon grand-père, dans le cabinet de travail ; les femmes parlaient avec animation, un ton plus bas qu'en 1914, parce que c'était la guerre, une sale brume jaune se collait aux fenêtres, ça sentait le tabac refroidi. J'ouvris le carnet et fus d'abord déçu : j'espérais un roman, des contes ; sur des feuillets multicolores, je lus vingt fois le même questionnaire. « Remplis-le, me dit-elle, et fais-le remplir par tes petits amis : tu te prépareras de beaux souvenirs. » Je compris qu'on m'offrait une chance d'être merveilleux : je tins à répondre sur l'heure, je m'assis au bureau de mon grand-père, posai le carnet sur le buvard de son sous-main¹, pris son porte-plume à manche de galalithe², le plongeai dans la bouteille d'encre rouge et me mis à écrire pendant que les grandes personnes échangeaient des regards amusés. Je m'étais d'un bond perché plus haut que mon âme pour faire la chasse aux « réponses au-dessus de mon âge ». Malheureusement, le questionnaire n'aidait pas ; on m'interrogeait sur mes goûts et mes dégoûts : quelle était ma couleur préférée, mon parfum favori ? J'inventais sans entrain des prédilections, quand l'occasion de briller se présenta : « Quel est votre vœu le plus cher ? » Je répondis sans hésiter : « Être un soldat et venger les morts. » Puis trop excité pour pouvoir continuer, je sautai sur le sol et portai mon œuvre aux grandes personnes. Les regards s'aiguisèrent, Mme Picard ajusta ses lunettes, ma mère se pencha sur son épaule ; l'une et l'autre avançaient les lèvres avec malice. Les têtes se relevèrent ensemble : ma mère avait rosé, Mme Picard me rendit le livre : « Tu sais, mon petit ami, ce n'est intéressant que si l'on est sincère. » Je crus mourir. Mon erreur saute aux yeux : on réclamait l'enfant prodige, j'avais donné l'enfant sublime.

Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1964, p. 92-94.

¹ Mata-borrão de seu bloco.

² Porta-canetas com cabo de galalite.